

4 L'offensive allemande du 21 mars

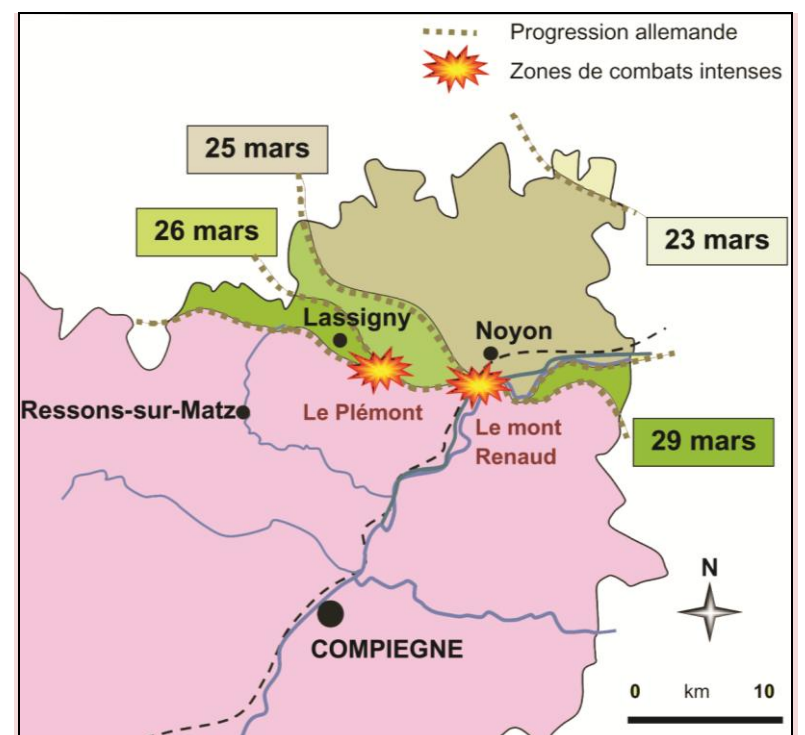
Neuf mois après le repli Alberich, la stratégie de concentration des efforts de guerre allemands sur le front de l'est s'avère payante. Le 15 décembre 1917, après deux révolutions populaires, la jeune république russe bolchévique demande l'armistice. Le 3 mars 1918, le traité de Brest-Litovsk est signé. L'Entente perd un allié et se prépare à subir une offensive massive sur le front occidental. Forts de leur succès, le Maréchal Hindenburg et le général Ludendorff transfèrent les divisions de l'est sur le front anglais, entre Cambrai et Saint-Quentin. La « bataille de l'empereur », la *Kaiserchlacht*, doit porter un coup déterminant aux Alliés avant l'arrivée des Américains.

Le 21 mars, l'offensive allemande est lancée et perce le front britannique. Sous la pression de la déferlante, les Anglais se replient et les civils sont évacués. Les troupes du Kaiser atteignent Noyon le 24 mars et sont arrêtées le lendemain au sommet du mont Renaud grâce à l'afflux de troupes françaises venues en renfort. Un nouveau front se dessine, plaçant l'Oise au cœur des combats. Le 30 avril, l'offensive allemande est suspendue mais a permis une avancée de 65 km.



▲ Ce croquis de guerre intitulé « Au sommet du Mont Renaud » a été réalisé par le peintre aux Armées François Flameng. Après quatre années de guerre, les soldats français semblent habitués à la vie au front (coll. PGG).

Cette plaque apposée sur le mur de la ferme reconstruite du mont Renaud (Passel) rappelle l'engagement de la 35^e Division française et notamment du 57^e RI « Le Terrible que rien n'arrête ».



▲ Evolution du front de l'Oise lors de l'offensive allemande du printemps 1918 (carto JYB).

« La majeure partie des habitants avait été évacuée à temps de sorte que nous entrions dans une ville morte (...) à peine avions-nous quitté la ville, dont les rues étaient bouchées entre-temps par les nombreuses colonnes d'artillerie et de voitures, qu'un ouragan de feu de tous calibres s'abattit sur Noyon. (...) Dans ce chaos, les obus ennemis frappèrent impitoyablement d'heure en heure, jusqu'à ce que le commandement parvienne enfin au bout d'énormes efforts et de lourdes pertes à dénouer ce chaos. »

Témoignage de l'oberstleutnant Lettow.

« On se traînait comme des larves dans le fond boueux du fossé. On s'endormait parfois, tout d'un coup, étendus sur le ventre, accroupis sur les talons, ou debout, appuyés sur la berme. Les réveils étaient affreux. Une secousse électrique, une peur soudaine ouvraient nos yeux, faisaient se redresser le corps et l'on regardait ahuri, le bois plein de cadavres, les arbres brisés, sans branches, les ruines, la mort, la fin de tout. Il n'existait plus ni boyau, ni tranchées sur la terrasse, à notre droite, mais des trous dans les décombres où nos camarades se terraient ».

Georges Gaudy

L'agonie du Mont-Renaud, 1920.

